

COURTE EXPOSITION

D'UN

SYSTÈME SOCIAL RATIONNEL,

Par ROBERT OWEN.

Je vois dans les journaux que M. Thiers a franchement déclaré au bureau dont il est président l'ignorance où il est d'un moyen d'assurer toujours du travail aux ouvriers, et la disposition où il serait d'écouter quiconque pourrait le lui apprendre. Je n'ai pas attendu cette espèce de défi pour demander au comité de travail d'être entendu, et si je ne l'ai pas encore été, la chose n'a pas dépendu de moi.

I.

Le mal qu'il s'agit de guérir tient à trois causes :

1° L'augmentation de production par machines, qui a ôté le travail à une foule d'hommes, sans qu'on ait songé à le leur remplacer ;

2° La diffusion des lumières, qui a rendu insupportable aux classes les moins heureuses l'inégalité des conditions.

3° Le principe du libre arbitre et de la responsabilité de l'homme, principe sur lequel ont été construites jusqu'à présent toutes les sociétés humaines, et qui détruit entre les hommes toute charité, toute affection.

Le remède, c'est, avant tout, l'adoption d'un principe absolument contraire à celui de la responsabilité. C'est la conviction que l'homme n'a pas formé lui-même son caractère, et que ce caractère est le résultat des circonstances dans lesquelles l'homme s'est trouvé depuis sa naissance. On peut se rendre compte de l'effet de ce principe nouveau par l'indulgence qu'inspire pour les enfants et pour les fous la conviction qu'ils ne sont maîtres ni de leurs pensées ni de leurs actes : une fois adopté pour tous les hommes, il conduira naturellement à trouver que la mission des gouvernements sur la terre est, quel que soit leur nom, de créer les circonstances que l'expé-

rience du passé a démontré être les plus favorables à la production de la richesse, à son équitable distribution, et, à la formation par cette équité, de caractères exempts de mauvaises passions.

Des arrangements dans l'intérêt de tous sont aussi dans l'intérêt de chacun. Par eux, il est possible d'arriver à ce qu'il n'y ait plus d'autres malheurs que les accidents naturels, les maladies, la mort, et à ce que ces malheurs-là même soient réduits à leur minimum.

Au lieu de prendre de tels arrangements, la France, l'Europe et le monde civilisé s'épuisent à lutter contre des impossibilités.

Ils ne savent pas la force du nouveau pouvoir qu'ils veulent comprimer, pouvoir déjà supérieur à leurs calculs, et qui croît continuellement dans une proportion géométrique.

C'est le pouvoir de toutes les sciences, et surtout de la mécanique et de la chimie. Il a déjà, en moins d'un siècle, centuplé les moyens de produire la richesse, il n'y a pas de limite à assigner à son développement futur : bien dirigé, il serait plus que suffisant, non-seulement pour garantir le genre humain de toute privation, mais encore pour lui fournir une pleine abondance de jouissance et de luxe.

Mais ces avantages ne peuvent pas être obtenus sous le système social actuel, parce que ce système est basé sur un principe faux, opposé au bien-agir, au bien-être, au bonheur de toutes les classes quelconques, de tous les pays du monde.

Principe faux qu'on croit capable de produire la vertu et la bonté, tandis qu'il est une cause incessante de méchanceté et de crimes.

Principe faux qui est supposé une source de bonheur pour l'homme, et qui est au contraire l'origine de toutes les misères humaines.

C'est ce faux principe, qui jusqu'à présent a donné une fausse direction aux nouveaux pouvoirs scientifiques de production, et qui par

aux a réduit les classes laborieuses à un état d'abaissement de misère jusqu'à présent inconnus, tandis que les plus amples moyens de créer des jouissances pour tous restent sans emploi. On aura donc beau faire et refaire des Constitutions, passer de la monarchie à la République, et retourner de la République à la monarchie, on ne réussira à rien si on ne l'abandonne pas.

Habitants de la France et de l'Europe, vous vous battez contre la nature qui, à travers vos souffrances actuelles, vous prépare un avenir de gloire et de prospérité.

Pourquoi vous obstiner comme des aveugles à garder le principe de la désunion, de la haine, de la colère, de la guerre, de toutes les mauvaises passions, et à rejeter le divin principe de l'union, de la charité, de l'amour et de toutes les vertus? Ne pouvez-vous donc pas ouvrir les yeux et distinguer le bien du mal?

Au nom de l'humanité, de vos enfants, des générations futures, écoutez la voix tranquille d'une vieille expérience, d'une profonde étude, d'une connaissance pratique des hommes, une voix qui, depuis un demi-siècle, n'a jamais cessé d'avertir la société de ce qui lui devait arriver, et de l'exhorter à prévenir les inutiles maux de la guerre.

II.

Les hommes nouveaux qu'on appelle dans toute l'Europe communistes, et qui s'irritent des maux qu'ils aperçoivent dans la société, telle qu'elle est, ces hommes à demi-savoir se trompent quand ils reprochent ce qu'ils souffrent à des individus et à des classes qui n'en sont pas les auteurs. Ils se trompent encore plus quand ils vont jusqu'à les menacer de leur prendre leurs propriétés et tous leurs moyens d'existence, pour fondre avec le système qui a toujours régi le monde un autre système tout différent. La tentative de cet impraticable alliage ne peut produire que discorde, et de telles erreurs sont de nature à faire désirer, par toutes les personnes qui aiment la paix, un retour au vieil état de choses dans lequel, si une partie de la société n'était pas heureuse, une autre partie jouissait, en repos, de ce qu'on appelle prospérité.

Que les communistes, comme ceux qui ne le sont point, se demandent, la main sur la conscience, ce qu'ils seraient s'ils étaient nés et s'ils avaient passé leur vie, les pauvres au sein de la richesse, les riches dans la pauvreté. Tous seront obligés de convenir qu'ils auraient probablement les défauts de ceux qu'ils attaquent, et ils deviendront meilleurs pour eux.

Que les gouvernements, de leur côté, se pénétrant de ce principe que le caractère de l'homme est le résultat des circonstances dans lesquelles il est placé, et au lieu de chercher des lois pour punir les mauvaises passions, ils chercheront des combinaisons pour les empêcher de se développer; au lieu de discuter des constitutions nouvelles qui, avec le principe du libre arbitre et de la responsabilité humaine, ne réaliseront pas plus que le vieil ordre social la Liberté, l'Égalité et la Fraternité, ils laisseront là autant que possible toutes ces questions de droits et de devoirs qui ne font qu'entretenir l'excitation générale, pour créer au milieu de la société, tout en la laissant à peu près ce qu'elle est, de nouvelles situations, de nouveaux arrangements propres à produire vite beaucoup de richesse et à la distribuer d'après les éternels principes de la nature et de la justice.

La pratique est facile. Elle consiste dans la fondation scientifique de quelques associations telles que tous leurs membres prennent part à une culture perfectionnée du sol; qu'ils aient des logements commodes et agréables, que des institutions propres à former les caractères y saisissent les hommes à leur naissance et les suivent jusqu'à leur virilité sous l'inspection journalière de leurs parents; que des machines y exécutent non-seulement les objets qui se fabriquent, mais encore toutes les fonctions domestiques dont la malpropreté ou la difficulté rebutent les hommes ou les femmes bien élevés. Il n'est point de

mouvement humain qui ne puisse maintenant être remplacé par la mécanique et la chimie, et le travail manuel peut être ainsi considérablement diminué. (L'hôtel Aston-house, à New-York; contient 300 appartements garnis, coûtant de mobilier 450,000 fr.; une machine à vapeur lave le linge et le sèche en une demi-heure, fournit de l'eau à toute la maison, de la vapeur à la cuisine, nettoie les boîtes, les couteaux et les fourchettes. Il y a des machines semblables en Angleterre).

Chacune de ces petites cités nouvelles serait un modèle dans la façon dont elle se soutiendrait, se gouvernerait elle-même, élèverait et occuperait tous ses membres. Comme toutes les circonstances vicieuses et préjudiciables en seraient soigneusement écartées, grâce à l'étude pratique que j'en ai faite, les caractères mauvais y mourraient de leur mort naturelle, et les hommes, devenus bons, intelligents et utiles, y jouiraient de tout le bonheur compatible avec leur organisation individuelle.

De tels établissements ne peuvent être placés que dans des parties neuves du pays, où aucune pratique ancienne ne serait admise. Cela ne dérangerait rien à ce qui existe ailleurs. Ce serait comme les chemins de fer qu'on fait sans détruire les anciennes routes. Le succès de l'expérience démontrerait la bonté du principe et ferait comprendre à toutes les classes, à tous les partis, à toutes les sectes l'importance inappréciable qu'il y a à tout changer, non à la fois par la violence et le désordre; mais successivement par la douceur et la paix. J'indiquerai le nombre d'habitants le plus convenable à chaque cité, le système de culture à préférer, les facultés humaines à développer le plus pour former de bons caractères. J'indiquerai aussi la dépense et le revenu.

III.

Le nombre de 2,000 à 2,500 est le plus convenable pour chaque association. Il suffit pour réunir toutes les facultés diverses dont la société a besoin, pour offrir de l'emploi à chacune d'elles, et pour procurer aux associés tous les avantages dont le système est susceptible. Plus grand, il nécessiterait un plus grand terrain, et causerait par les distances à parcourir, perte de temps et fatigue.

Le genre de culture à préférer est celui à la bêche. Il divise mieux la terre, et n'a pas, comme la culture à la charrue, l'inconvénient de former à la longue, par le piétinement des animaux, un sous-sol dur, impénétrable à l'eau, et qui, en la maintenant à la surface, noie les plantes l'hiver, les dessèche l'été. D'ailleurs, et c'est la raison la plus décisive, il s'agit d'occuper beaucoup d'hommes et de produire beaucoup d'aliments. L'avantage de la bêche sur la charrue est, sous ce rapport, évident.

Supposons qu'une association de 2,500 personnes, y compris vieillards, femmes et enfants, fût formée pour s'adonner, la majorité à l'agriculture et la minorité à ne fabriquer que les objets nécessaires à la consommation de l'établissement, il lui faudra un terrain de 6,175 hectares, qualité moyenne et voici la dépense d'installation, la division du travail, les produits probables et le profit net qui restera après que tous auront été amplement pourvus d'aliments, de vêtements, d'instruction et de confort.

Frais d'établissement du village, y compris diverses chapelles, écoles, bibliothèque, auberge et ameublement du tout, 2,500,000
Outils, machines, y compris celles pour le lin et la laine,

	260,000
Valeur à 257 francs de 975 gros animaux,	250,000
Valeur à 24 francs de 10,375 moutons,	250,000
Fumier,	80,000
Semences de toute nature,	150,000
Temps perdu jusqu'à la première récolte,	1,060,000
Imprévu,	50,000

4,600,000

1,510 travailleurs cultiveraient la terre à 9 heures par jour ;
 135 seraient employés à la charpente, serrurerie et autres métiers ;
 118 aux travaux domestiques ;
 40 mèneraient et instruisaient les autres ;
 700 seraient laissés de côté pour le bas âge, la vieillesse et les
 maladies.
 2,500

1381 hectares en froment produiraient	kilogram.	1,874,250
1170 — en avoine, seigle et orge,		1,219,050
422 — en pommes de terre,		6,545,475
162 — en verger,		2,630,250
24 — en lin, mètres de toiles,		31,258
812 — en navets,	} nourriront le le bétail.	
1235 — en trèfle, vesce, raves, luzerne,		
894 — en pâture,		
75 — seraient pour des bâtiments, routes, promenades,		

6,175 hectares.

Les moutons donneraient en laine,	kil.	32,625
Les gros animaux en peaux,		525
Lait,	lit.	2,209,090
V viande de bœuf et de mouton,	kil.	678,535
Les cochons nourris avec les restes,		20,250

La communauté consommerait en moyenne par jour et par per-
 sonne :

1¼ kilog. farine,
 1½ de viande,
 1 2/3 pommes de terre, légumes et fruits,
 7½ litres de lait, beurre et fromage,

Ce qui ferait pour tous :

205,312 kil. de farine de bled,
 205,312 - farine d'orge, avoine et seigle,
 123,187 - pommes de terre,
 313,594 - légumes et fruits,
 777,130 - litres de lait,
 5,850 kil. de laine,
 13,659 mètres de toile,
 102,656 kil. de viande.

Il lui resterait à vendre annuellement :

1,668,938 kil. farine de bled.
 1,613,738 - farine d'orge, seigle et avoine.
 5,313,600 - pommes de terre.
 2,316,656 - légumes et fruits.
 1,431,960 litres de lait.
 575,899 kil. de viande.
 26,775 - de laine.
 17,608 mètres de toile.
 525 peaux.

C'est-à-dire de quoi alimenter 7,500 personnes, avec un profit
 par elle de 600 à 700 mille francs.

Sa dépense annuelle serait :

La rente de la terre,	Mémoire.
Charges publiques,	id.
Le fumer,	50,000
Les semences,	150,000
Les achats de cuir, d'ingrédients pour blanchir et autres menues dépenses.	50,000
	250,000

Il resterait donc, par an, un revenu net de 350 à 450,000 francs,
 qui, à l'intérêt de 5 0/0 et en prenant la moyenne de 400,000 francs,
 amortirait en 17 ans capital et intérêts.

Il est probable cependant que cet amertissement ira plus vite, la
 culture à la bêche devant améliorer beaucoup la terre et par consé-
 quent lui faire produire bien plus par la suite que ce que j'annonce.

Les associations dont la majorité se consacrerait à l'industrie et la
 minorité à l'agriculture donneraient lieu à des calculs tout différents
 que je puis également fournir ; mais c'est vers l'agriculture qu'il faut
 suivant moi, pousser la France.

IV.

Dans l'éducation que l'ordre actuel donne aux enfants, les facultés
 physiques, c'est-à-dire la force et l'adresse, sont généralement négli-
 gées ou imparfaitement développées.

L'excitabilité est cultivée jusqu'à l'irritation et la colère.

La perception et la réflexion ne sont que partiellement mises en
 action.

La mémoire et l'imagination sont poussées au plus haut degré.

Le jugement est ou faussé, ou détruit, ou soumis à l'imagination.

Les affections sont restreintes et placées après l'amour du moi
 qui est énormément cultivé.

Il faut, au lieu de cela, développer pleinement le physique, répri-
 mer l'excitabilité, pousser la perception et la réflexion à leurs der-
 nières limites, cultiver la mémoire à côté du jugement, mais la lui
 subordonner toujours, cultiver avec le plus grand soin le jugement et
 en faire le directeur suprême de toutes les facultés, comme de
 tous les penchants, développer l'affection et l'étendre sous la
 conduite du jugement à tous les hommes, à tous les êtres animés,
 enfin, anéantir, s'il est possible, l'amour de soi, en répétant et fai-
 sant sentir sans cesse que le plus grand moyen de bonheur est de
 faire celui de ce qui nous entoure, non-seulement de près mais de
 loin.

En ayant soin de bien suivre cette ligne de conduite, d'expliquer
 aux enfants, à propos de chaque chose qu'ils voyent, à quoi elle sert,
 d'où elle vient, comment elle se fait, et à propos de chaque action,
 son effet en bien ou en mal ; d'assigner à la jeunesse d'abord les
 fonctions domestiques, puis l'apprentissage des métiers et l'étude
 des sciences et des arts ; aux hommes faits la production, la fabrica-
 tion et la conservation de tout ce qui sert à l'homme, aux plus âgés
 l'administration, le gouvernement, la mission d'instruire les
 enfants et le repos ; en excluant de plus, sans rémission, tout
 blâme, toute louange, toute élection, (les comparaisons et l'élec-
 tion entretiennent parmi les hommes l'envie, l'orgueil et la
 haine), on peut être sûr d'avoir au bout de peu d'années une
 réunion de caractères infiniment supérieurs aux meilleurs de ce que
 nous appelons les honnêtes gens. Car l'homme est le plus malléable
 de tous les animaux, en même temps qu'il est le plus sociable. Il
 apprend tout par l'exemple et le précepte, tandis que les autres ani-
 maux savent presque tout par instinct. Il est naturellement bon,
 puisque le plus méchant homme a presque toujours un attachement
 quelconque, tant c'est une nécessité de notre nature. Il restera donc
 bon, et de génération en génération, deviendra meilleur, dès qu'au
 lieu de le laisser dans des circonstances irritantes et de le traiter
 comme s'il pouvait voir et sentir contrairement à sa nature, on pren-
 dra la double précaution d'améliorer son existence et de lui incul-
 quer la conviction que les sentiments et les croyances de ses sem-
 blables ne dépendent pas d'eux, mais du milieu dans lequel ils ont
 vécu.

La doctrine du libre arbitre met dans nos cœurs un vif ressentiment
 des moindres torts. Une conviction contraire n'y laissera de
 place que pour le pardon et la charité. La pour qu'on emploie pour

former l'enfance lui inspire la fausseté ; une entière liberté d'action lui inspirera la franchise.

J'ai appliqué pendant 30 ans ce système à un établissement de 2,500 personnes où l'on n'entraît qu'à la condition de s'y soumettre. Jamais, tant que je l'ai eu, il ne s'y est commis un délit de nature à conduire devant un juge, et en 6 ans, sous la personne qui m'a remplacé, il ne s'est commis que deux délits, encore quels délits ! Deux verres de vin pris par deux petits garçons !

J'ai conseillé le même système en Amérique à une colonie de 500 Wurtembourgeois et il y a produit les mêmes résultats. Il a été appliqué en Irlande par un de mes amis, à une association de 43 misérables, sans foi ni loi, et ils sont devenus le noyau parfaitement bon et honnête d'une colonie double de leur nombre. Pourquoi donc ne réussirait-il pas partout ?

V.

Société Actuelle

Fondée sur l'individualisme, le libre arbitre et la responsabilité humaine.

1 — Mérite et récompense, démerite et punition pour les sentiments et la conduite, puisque chaque individu est supposé pouvoir penser et se conduire comme il veut.

2 — Colères, fâcheries, haines et vengeances.

3 — Peu de riches, beaucoup de pauvres.

4 — Prisons, punitions, morts.

5 — Termes durs et qualifications humiliantes.

6 — Tous métiers vivant aux dépens les uns des autres, et ayant un intérêt à se tromper ou à se combattre.

7 — Religion, lois, institutions contre nature, et chargeant de chaînes l'humanité.

8 — La plus grande portion de la société, laissée au vice et au crime, la restant instruit d'une science inutile, et à devenir oppresseur ou à souffrir l'oppression.

9 — Familles particulières intéressées à se soutenir les unes contre les autres et formant leurs enfants aux mêmes sentiments. Egoïsme, vanité ou haine.

10 — Villes malsaines, habitations incommodées, manufactures où rien n'est combiné pour le bien de l'ouvrier ; chacun depuis le roi jusqu'au pauvre cherchant à ven-

Société Nouvelle

Fondée sur l'association et sur l'opinion que les caractères dépendent des circonstances et de l'éducation.

1 — Point de responsabilité de l'individu ; ses opinions, ses sentiments sont reconnus ne pas dépendre de lui mais des circonstances, et sa conduite être nécessairement dictée par ses sentiments et ses instincts.

2 — Impossible de se fâcher ni de haïr, du moment qu'on est convaincu que les opinions, sentiments et conduite de l'individu ne dépendent pas de lui.

3 — Tous à l'abri du besoin.

4 — Circonstances calculées et mesures prises pour prévenir les actes contre les personnes ou contre la société. Hôpital pour traiter comme tous les méchants.

5 — Donceur et commiseration.

6 — Point de sources de divisions. Le travail partagé par égés. Jusqu'à 15 ans, domesticité et jardinage. Après 60, vie contemplative et méditation.

7 — Point d'autres institutions que celles dictées par la nature et par l'organisation de l'homme.

8 — Tous également élevés au bien. Point de motif pour opprimer ou pour souffrir l'oppression.

9 — Bienveillance générale. Enfants formés dans ce sens. — Serpents des richesses commués, employés à renvoyer dotés les membres qui veulent en aller.

10 — Habitations belles et commodes, magnifiques parcs, services réciproques pour rien.

dre cher ses services, à avoir pour rien ceux des autres, etc, etc.

11 — Intérêt privé luttant sans cesse contre l'intérêt général.

12 — Gouvernement, prêtres, fuges, hommes de lois, capitalistes, marchands vivant sans rien produire aux dépens de la société et ouissant des trois quarts de son revenu bien qu'ils ne forment que le quart au plus de son nombre.

13 — Trois ou quatre banqueroutes nationales par siècle.

14 — Ambitions et élections irritantes.

15 — Guerres civiles.

11 — Point d'autre intérêt que celui de tous.

12 — Point de dogmes, point de procès. Ventes et achats par des membres de la société et pour elle, sans lui rien prendre. Gouvernement gratuit. Totalité du revenu total laissée à tous, ou du travail de chacun laissé à chacun.

13 — Richesse nationale toujours croissante.

14 — Avancement par l'âge.

15 — Tranquillité parfaite.

Réponse au Journal le COURRIER.

Monsieur le Rédacteur,

Bien qu'un sujet dont dépend le bonheur ou le malheur des hommes soit le plus digne de développements qui se puisse jamais traiter, je ne ferai qu'une réponse brève à la personne qui prend, pour correspondre avec vous, le nom imaginaire de lord Oxley.

La question est celle-ci :

L'homme se donne-t-il lui-même les qualités physiques, mentales et morales qui le distinguent ? Forme-t-il lui-même son caractère ? Ses volontés ne lui viennent-elles, ne dépendent-elles que de lui ?

Ou bien est-il un être dont le corps et l'âme, avec toutes leurs variétés de qualités, sont formées pour lui, sans lui, à son insu, sans sa volonté, sans son contrôle ?

Suivant la réponse, ou notre vieille et malheureuse société actuelle doit rester telle qu'elle est, laissant l'homme se former lui-même, puis le récompensant et le punissant, ou une société toute nouvelle doit être construite, plaçant, pour le plus grand profit du genre humain, chacun de ses membres dans des circonstances telles que ses qualités naturelles, tant morales et mentales que physiques, soient d'un ordre assez supérieur, assez parfait pour ne plus nuire ni à lui, ni à son prochain, ni à la société, sans qu'il soit besoin pour cela ni de peines, ni de récompenses.

En présence d'un sujet si grave, toute question de personne tombe dans la puérilité et la caquetage. Aussi inutile comme argument, que vaine comme occupation, elle ne tend qu'à distraire l'esprit du point important à décider. Je me bornerai donc à dire à propos de Harmony-Hall, que cet établissement n'a pas été fondé par moi, mais par une compagnie, contre mon gré, et qu'il n'a jamais contenu plus de 100 personnes très-mal préparées pour un tel essai. Puis, je demanderai à votre correspondant :

- 1° Quelle partie de son corps il s'est créée ?
- 2° Comment il a formé son cerveau ?
- 3° Si sa volonté lui vient du cerveau, de quelque autre point de lui-même ou de quelque autre chose quelconque créée par lui ?
- 4° Si c'est volontairement et librement qu'il est venu au monde à cette époque-ci et dans la contrée où il est né ?
- 5° Si c'est lui qui a décidé quels et de quelle classe seraient ses parents, et qu'ils seraient bons ou mauvais, ignorants ou intelligents ?
- 6° Si c'est volontairement et librement qu'il a choisi la langue qu'il parle ?
- 7° S'il a été libre de naître parmi les sauvages ou dans un pays civilisé ? d'être élevé dans telle ou telle religion et dans l'ignorance ou l'éloignement de toutes les autres ?

8° Si c'est lui qui a décidé la forme de gouvernement, le code de lois et de mœurs sous lequel il serait nourri, élevé et formé ?
 9° S'il est bien sûr de l'influence de son libre arbitre sur ses instincts et ses sentiments, et de pouvoir, par sa seule volonté, croire le contraire de ce qu'il a été, dès son enfance, habitué à tenir pour vrai ?

10° S'il peut, avec son libre-arbitre, aimer ce qui est contraire et répugne à sa nature, détester ce qui lui convient et lui plaît ?
 Enfin, voudra-t-il bien avoir la bonté de me dire s'il s'est, en vertu de son libre-arbitre, rendu parfait comme esprit, comme mœurs, comme conduite, et s'il s'est ainsi assuré la plus grande masse de bonheur dont notre nature soit susceptible ?

Je ne me permets cette dernière question que parce que, si j'avais eu le pouvoir de me faire à ma fantaisie, je me serais donné les meilleures qualités possibles tant au physique qu'au moral, et n'en aurais pas une mauvaise ni même médiocre, ou me croirais le plus fou des hommes de ne l'avoir pas fait, en ayant eu le pouvoir.

Jusqu'à la réponse de votre correspondant, il me semble inutile d'entrer dans de grands détails. Cependant, j'ajouterais que, tout en croyant aux gouvernements la puissance et le devoir de placer tous les hommes dans des conditions d'existence, de leçons et d'exemples, où ils ne puissent devenir ni meurtriers, ni voleurs, ni rien de fâcheux pour leurs semblables, je reconnais parfaitement le danger d'abandonner les vieux principes pour une expérience générale, au milieu d'une population imbuë de l'idée du libre arbitre, et habituée aux lois, aux distinctions, aux arrangements qui en ont été la conséquence nécessaire pour que le monde existe. Mais je prétends que jamais le monde n'a joui d'une longue tranquillité sous ce système; que si on y veut réfléchir, on trouvera en lui la source de tous les mauvais sentiments, de tous les meurtres, de toutes les guerres; qu'il n'est pas de gouvernement qui, lorsqu'il en sera bien convaincu, n'ait le moyen de prévenir les vices et les crimes par de nouvelles combinaisons d'éducation et d'existence, avec moins de dépense qu'il n'en consacre à contenir, à gouverner, à récompenser et à punir; que tous pourraient, en reconnaissant et appliquant le même principe, s'épargner un état militaire destructif de la richesse; que c'est, en un mot, la seule route par laquelle nous puissions parvenir à la liberté, à l'égalité, à la fraternité, rêve en ce moment de toute l'Europe; que le bouleversement de toutes les sociétés européennes démontre que le moment est arrivé où il ne sera plus longtemps possible de maintenir avec l'ancien système l'ordre et la paix; qu'il ne faut pas abattre comme le voudraient quelques insensés la construction que nous avons, puisque, toute mauvaise qu'elle est, elle nous abrite encore de la chaleur et du froid, mais qu'il faut nous hâter d'en bâtir de nouvelles, où nous puissions nous établir à mesure que la vieille tombera. On ne me reprochera plus, j'espère, de ne m'être pas expliqué.

Deux principes sont en présence. L'un inventé par l'homme, et qui, contraire à sa nature, donné pour base à la société, lui a toujours fait mille maux affreux pour un bien. L'autre, tiré des faits, conforme à la nature humaine et qui, substitué au premier, ferait assurément le bonheur du monde en inspirant à tous les hommes une charité mutuelle sans bornes.

Que les Pélagiens aient tenu pour le premier, et quelque auteur connu de lord Oxley, inconnu de moi, pour le second; que Saint-Augustin ait cru la grâce de Dieu nécessaire à l'homme, et qu'avant lui Rufin ou Jovinien aient soutenu une opinion toute opposée, cela ne change rien au fait, fait éternel, reconnu de tous, et dont il est inconcevable qu'en six mille ans aucun législateur ne soit parti, excepté Lycurgue pour faire une nation de guerriers: c'est que l'homme ne se fait pas lui-même, que son caractère est le résultat de son organisation, des circonstances dans lesquelles il s'est trouvé, des exemples et des leçons qu'il a reçus.

On convient de ce point, et pourtant à peine l'enfant marche-t-il qu'on le punit et le récompense, absolument comme s'il était le maître de ses pensées et de ses actions.

Un tel traitement fait naître en lui la colère, la haine, la fausseté, l'envie, l'orgueil, et plus il grandit, plus on le lui applique. Puis, comme ses mauvaises passions se traduisent en actions fâcheuses

pour ses semblables, quand il s'est joint aux châtimens et aux récompenses des circonstances irritantes, on est obligé de l'emprisonner et même de lui ôter la vie. Je demande s'il n'est pas plus raisonnable de le rendre bon, que de le rendre ou de le laisser devenir mauvais, puis de le tuer.

Quoiqu'en dise lord Oxley, je n'ai complètement appliqué mon système qu'à New-Lanark, où j'avais une population de 2,500 âmes; et une enquête du parlement sur l'état moral des trois royaumes a constaté qu'entre ce comté et le Lancashire, la proportion des délits était comme un est à deux mille. On peut donc changer, en agissant comme j'ai fait, la face entière du monde.

Aussi long-temps que je vivrai, toutes mes pensées, tous mes vœux, tous mes efforts tendront à un si grand, à un si glorieux changement.

Réponse au Journal le CONSTITUTIONNEL.

En racontant dans votre numéro de samedi les bontés qu'ont eues pour moi de puissants princes, et l'espèce d'abandon qui leur a succédé, vous attribuez ce changement au mauvais résultat des expériences qu'on m'a aidé à faire et à ma présence à la tête de deux émeutes, dans lesquelles, dites-vous, j'ai parlé un langage très-moderé, mais que j'ai eu grand tort de conduire.

» Je n'ai été pour rien dans l'établissement d'Orbiston, je n'ai fait à New-Harmony que céder de la terre à une compagnie.

» Je n'ai paru dans les rassemblements d'ouvriers que pour les contenir et pour porter au gouvernement leurs requêtes. La reine m'a fait à cette occasion l'honneur de me recevoir avec bonté.

» Ce qui m'a fait perdre la bienveillance des grands de la terre, le voici: c'est que dans un grand meeting, tenu à Londres, le 21 août 1817, j'ai attribué sans détour, aux religions qui ont jusqu'à présent régi le monde, tous les maux de l'humanité. De ce jour-là, le clergé s'est tourné contre moi, et onques depuis je n'ai rencontré sur ma route autre chose que des obstacles. Vous, Monsieur, dont le journal a tant attaqué les jésuites, vous devez savoir mieux que personne toute la puissance du clergé.

» Mon principe, que l'homme ne fait lui-même ni sa personne, ni son âme, n'en reste pas moins une éternelle vérité et la seule dont l'adoption puisse enfin établir parmi les hommes la liberté, l'égalité, la fraternité.

» Il est facile de me présenter comme ridicule ou absurde, en établissant que je prétends faire appliquer ce principe à la société telle quelle est; mais qu'on ne me prête pas d'autres idées que celles que j'en tire, c'est-à-dire l'obligation imposée par la reconnaissance d'une telle vérité à tous les gouvernements, de chercher à placer dès l'enfance leurs sujets dans les situations les plus favorables au développement de leur intelligence et de leur bonté, au lieu de ne point s'en occuper et d'avoir ensuite à les punir; et je suis sûr de démontrer, par les faits comme par le raisonnement, que cette éducation, dont la dépense n'égalerait pas celle des prisons, peut changer en peu de temps en bien le caractère de tout le genre humain. Ce n'est pas là, quoi que vous en disiez, une rêverie dangereuse, car rien ne serait plus facile à un état comme la France, que de me confier cinq à six mille enfants-trouvés dans un endroit isolé où je pourrais essayer mon mode de donner un travail productif aux multitudes d'hommes qui en manquent.

» C'est de la façon dont je formerais le caractère des enfants, et dont je dirigerais la production et la distribution de la richesse par-

mi les hommes que je persiste à désirer d'entretenir le comité dont M. Thiers est président et dans lequel il a déclaré qu'il regarde comme impossible d'assurer du travail à tout le monde. Messieurs les membres du comité de travail avaient pensé que cette démonstration pouvait être utile et m'avaient fait deux fois l'honneur de m'appeler. Une excursion de quelques jours à Londres m'a empêché une fois de profiter de cet honneur. L'affreuse bataille du 24 juin m'en a empêché la seconde et je devine maintenant à votre article, quelle influence me prive de recevoir de nouvelles convocations ; je souhaite que cette influence, qui se croit conservatrice, n'attire pas sur la France de nouveaux malheurs.

Au Journal des Débats.

M. Considérant se pose aujourd'hui, dans une lettre à M. Bastiat, citée par vous, comme ayant défendu vingt ans le droit de propriété contre les Owenites. Je n'ai jamais attaqué le droit de propriété. Et, comme on me prête ainsi beaucoup de choses dont je n'ai pas dit un mot, je vous prie de me permettre d'exposer mon système dans votre journal. Je ferai en sorte que tout tienne dans un article.

ROBERT OWEN.